

PASSERELLES

VERS LE COLLOQUE DE L'UNIVERSITÉ JACQUES-LACAN

LES 25 & 26 MAI 2013

Jeudi 24 mai 2013
Passerelles 19



EDITION PASSERELLES

Penelope Fay, Xavier Lacombe, Guislaine Panetta

LE DESIR ET LA LOI
Colloque animé par Jacques-Alain Miller

Programme

MATIN

Accueil 8h 30

10h – 10h 45

Un père transsexuel

Jacqueline Dhéret, *Adeline, une petite fille secrète*

Discutants : Dalila Arpin, Pierre-Gilles Gueguen

10h 45 – 11h 30

Psychose et identité de genre

Bernard Porcheret, *Une femme mutante*

Discutants : Marie-Hélène Brousse, Laure Naveau

11h 30 – 12h 15

Une version de l'amour féminin

Victoria Paz, *Enthousiasmée et effrayée*

Discutants : Patricia Bosquin-Caroz, Anaëlle Quenehen

12h 15 – 13h 00

Désir et droit

Pierre Stréliski, *Complications et simplicités du désir*

Discutants : Jean-Louis Gault, Catherine Lazarus-Matet

14h 30 Projection du film d'Isabella Rossellini MAMMAS

15h – 16h

Les impasses de la loi

Philippe de Georges, *Embrouilles*

Virginie Jacob, *La famille née de PMA comme paradigme de la parentalité comme fiction*

Discutants : Lilia Mahjoub, Jacques Borie

16h – 17h

Fils et filles de...

Jean-Daniel Matet, *Enfants de parents de même sexe*

Christine De Georges, *Tous les pères Noël sont faux*

Discutants : Catherine Lacaze-Paule, Philippe Hellebois

17h – 18h

Singularités

Stella Harrison, *Vers le droit fil du désir*

Laurence Charmont, *L'homosexualité comme déclenchement*

Discutants : Eric Laurent, Agnès Aflalo

Dimanche 26 mai 2013

MATIN

Accueil 9h 30

10h – 10h 45

Désir et semblants

Hervé Castanet : *Hommes entre eux*

Discutants : Gil Caroz, Marc Levy

10h 45 – 11h 45

Transsexualité

François Ansermet : *Choisir son sexe*

Discutants : Christiane Alberti, Philippe La Sagna

11H 45 – 13h

Jacques-Alain Miller : *Présentation du Séminaire VI*

FIN à 13h

Dans la psychanalyse, que nous enseignent les sujets qui désirent changer de sexe ?

Chantal Simonetti

Collège clinique de Toulouse

Optons pour la clinique du cas, toujours très singulière, pour nous laisser enseigner. Il s'agit du cas de Jordan, un enfant de 6 ans et demi, que j'ai reçu en entretien pendant deux ans.

Jordan vient de rentrer en CP quand il m'est adressé par une pédopsychiatre. Immédiatement, il me fait part de son désir de changer de sexe. Il vient de se faire exclure quelques jours de l'école en raison de son attitude et de ses tenues excentriques qui perturbent la classe, car il tente par tous les moyens de se transformer en fille. Il m'explique que cette idée a surgi subitement, à l'âge de 4 ans, alors qu'il regardait un dessin animé japonais où les héroïnes étaient 6 princesses appelées « The sailor moon » (en français : « Les guerrières de la lune »), et qui ont la particularité de posséder un joyau magique.

C'est une position décidée à vouloir être une fille, sur le mode de la petite fille dont parle Freud, qui, d'emblée, a jugé et décidé, en voyant le pénis du garçon, qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir.

Lors du premier rendez-vous, Jordan extrait de son cartable une revue avec des photos de femmes pour me désigner celle à qui il veut ressembler. Il me précise qu'il veut être comme « eux » en me montrant un groupe de femmes en train de danser dans une tenue légère.

Attentive à cet emploi du masculin pluriel dans le discours, là où, par l'image, il convoque le féminin, je souligne : « Comme "eux" ». Il répète : « Oui, comme eux quand "elles" étaient bébés. »

Je lui demande comment lui-même était bébé ? Il ne se souvient plus de lui bébé et il ne regarde plus ses photos. Il ne sait pas m'en donner les raisons mais il se plaint de ne plus avoir de photographe. Qui était le photographe ? interrogeai-je. Il me répond que c'était sa mère qui le prenait en photo. Il me précise que bébé, il avait la peau rose, mais qu'en grandissant elle est devenue noire, à cause du chocolat qu'il boit tous les matins. Il crache sur son image dans la glace en disant qu'elle n'est pas lavée. Il veut changer de sexe et pour cela, il souhaite que l'on modifie sur son carnet de santé son identité sexuelle, car c'est là où elle a été inscrite pour la première fois. Il demande que je l'inscrive aussi dans mon agenda sous un prénom féminin.

Il ne veut plus être appelé par son prénom. Il répète que « Jordan n'existe plus », qu'il est Martine, Catherine, Emma ou Victoria.

Vers l'âge de 4 ans, cet enfant avait été signalé à l'école maternelle pour des troubles légers, car il avait un penchant pour la rêverie, des difficultés d'attention et une mauvaise latéralisation. Il était suivi par une pédopsychiatre qui avait accédé à la demande de la mère en proposant des rééducations en psychomotricité. En effet, ambidextre jusque-là, la mère craignait qu'il ne devienne gaucher comme elle. C'est au moment où il a eu à choisir entre sa main droite et sa main gauche que la panique s'est déclenchée et qu'il a perturbé la classe. Son discours est devenu incompréhensible et a pris une allure délirante. Il se promenait alors dans une grande excitation, plongé dans des rêveries diurnes et des tenues de filles. Pour parer à cet envahissement de jouissance, son entourage lui a posé des interdits comme celui de ne plus se déguiser en fille, de ne plus regarder la télé ni de se regarder dans un miroir. Sa mère lui a dit qu'il était un grand garçon et qu'il ne devait plus dormir dans son lit. Pour le « masculiniser », elle l'a envoyé en vacances chez son père qu'il ne connaissait presque pas et l'a inscrit à un club de foot pour qu'il devienne sportif comme lui.

Une sortie problématique du paradis maternel

Son père est noir, sa mère est blanche. Les parents de Jordan n'ont jamais eu de vie commune et il connaît peu son père. Il est le petit dernier d'une famille de 7 enfants et un grand écart d'âge le sépare de ses frères et sœurs. Jordan a été élevé dans une ambiance très féminine.

Bébé, il a monopolisé toute l'attention de l'Autre maternel qui ne cessait de le regarder et de le photographier. Ses grandes sœurs jouaient à l'habiller comme une poupée. Par son corps et ses habillages, il était lui-même la parure, « le joyau » de la famille. Avant sa naissance, sa mère est restée une dizaine d'années seule à élever ses 6 enfants. Mme O a toujours eu un attrait pour les hommes noirs. Dès sa petite enfance, elle a eu une passion pour les poupées noires. Elle adore le continent africain, qu'elle ne connaît pas, et qui lui évoque le paradis. A l'âge de 16 ans, elle a été exclue d'une école pour avoir été surprise avec un homme noir. Son premier mari noir est décédé de façon tragique alors qu'elle allait accoucher pour la troisième fois. Désespérée, elle a tenté de se suicider avec ses enfants. Elle n'épousa pas son deuxième partenaire, car elle a souhaité garder le nom de son mari défunt. Avec son second partenaire, elle a eu 3 enfants malgré la violence et la tyrannie qu'il exerçait au sein de la famille. Son troisième partenaire est le père de Jordan : à l'approche de la quarantaine, alors qu'elle allait être grand-mère, Mme O a ressenti un très fort désir d'avoir un enfant avec un homme noir. Un homme a accédé à cette demande sans accepter d'avoir une vie commune avec elle. Il a tout de même reconnu cet enfant comme étant le sien sans vraiment nouer de relation avec lui. Polygame, il avait déjà à entretenir plusieurs femmes et maîtresses. Il reçoit son enfant depuis peu, une fois par an, dans son nouveau foyer où il vit avec sa dernière épouse noire qui vient de mettre au monde un petit garçon.

Artifices

Il n'y a pas de souffrance névrotique chez ce petit sujet. Il ne met pas l'analyste en position de sujet supposé savoir mais plutôt en place de quelqu'un qui aurait le pouvoir de le faire changer de sexe. Au début des séances, il préfère m'imiter et reproduire mon discours et mes gestes en les caricaturant à l'extrême (non sans une certaine malice) et me renvoyer la question avec une voix très glamour : « Et vous, à votre avis, qu'en pensez-vous ? »

Quelquefois, le discours est désarrimé, la prégnance de l'imaginaire est très forte. Les phrases viennent, déjà préfabriquées, dans un discours robotisé. Il zappe sans arrêt et les héros de bandes dessinées défilent dans son discours à un rythme hallucinant. De temps en temps, il s'arrête sur une phrase puis il scande : « Il faut articuler ». Cette phrase est fondamentale : elle indique que cette jouissance hors-sens ne lui est pas déchiffrable et qu'elle demande à être articulée et ordonnée à un discours. C'est ce qui va orienter la direction de la cure.

C'est avec un aspect théâtral très marqué qu'il mime la démarche et les façons de parler des femmes. Il use de l'image pour se donner une identité et il tente de convoquer le regard de l'Autre sur l'exhibition de son corps. Un jour, il réussit avec une dextérité étonnante à décrocher le rideau de la fenêtre et à se draper en quelques secondes en mimant une scène de strip-tease. Ce déguisement lui permet moins de tromper son monde que d'obtenir une satisfaction. Il n'accède pas au symbolique et maintient la relation sur l'axe imaginaire en situant l'Autre comme un miroir féminin.

Comment être une fille dans un corps de garçon ?

Pour le « masculiniser », sa mère l'avait envoyé en vacances chez son père, qu'il ne connaissait presque pas, et l'avait inscrit dans un club de foot pour qu'il devienne sportif comme lui. Elle n'avait pas voulu qu'il porte un masque rose au Carnaval, car cela faisait fille. Il s'en est moqué en me disant que ce n'est pas par la mascarade que l'on devient fille. Ainsi, il distingue le paraître et l'être. Il aime le travestissement, et est fasciné par l'être féminin. Le bijou est pour lui son alter égo. Il ne s'intéresse pas aux hommes, ni au pénis, mais au joyau magique des femmes qui est une variante narcissique.

C'est au moment où, sous la pression de son entourage, il est forcé d'accéder à une position masculine, qu'il perd son identité. Il disparaît alors comme sujet et tente une solution en se féminisant. Il fait appel à la loi en voulant changer de prénom à l'état-civil, mais son être s'y disperse au gré d'une série de figures féminines dont le prénom varie. Il veut être Emma, Lola, Martine, etc.

Ce n'est pas tant le corps nu qui l'intéresse mais davantage les habillages, la parure des femmes. Il est ravi par leurs artifices et leur coquetterie, et fasciné par le petit diamant que certaines exhibent sur des parties choisies de leur corps. Il aimerait lui aussi posséder ce petit brillant si convoité. Il voudrait pour cela un « piercing » sur son nombril et aimerait aussi se faire inscrire sur la peau un tatouage. Ce qui ne varie pas, c'est son « être fille » qu'il habille de différentes façons. Il s'appuie sur son fantasme que nous pourrions traduire par : « qu'il serait beau d'être une fille, de se faire inscrire sur la peau un tatouage et de se faire poser un diamant sur le nombril ».

Une case vide nommée « la case blanche »

En séance, il dessine des femmes qu'il loge une à une dans un cadre particulier. Il prend soin de ne pas obturer toutes les cases, d'en laisser une vide qu'il nomme « la case blanche ». J'ai pris en compte cette référence à l'ensemble vide d'où il peut exister comme sujet et laisser place à ses créations. A l'école, il accède maintenant avec plaisir aux apprentissages. Quand il a fini son travail, il est autorisé à dessiner sur son bloc-notes personnel ; cela le calme. Il y dessine toujours des femmes qui ont chacune un artifice qui

les singularise. Il préfère celle à qui il ne manque rien, qui a un piercing au nombril et un tatouage, qu'il appelle Géri.

J'ai aussi introduit une faille dans le discours en créant de temps en temps du malentendu. Il est surpris et rit de mes réponses faites de biais. Il commence à me parler un tant soit peu, surtout de ses cauchemars dont le personnage central est une sorcière qui empoisonne le monde. Cette sorcière qui empoisonne le monde, c'est lui, me dit-il. Il mime la sorcière, le visage grimaçant. Il n'associe pas davantage et ses phrases interrompues rendent son texte incompréhensible. A la place, il propose un scénario fantasmatique où il s'imagine se transformer en femme. Il termine son récit avec un bandeau sur les yeux en disant que Jordan n'existe plus. En quelques tirades, il récite sur un mode théâtral le mythe de sa naissance : « Je m'appelle Jordan, non je m'appelle Catherine, je suis Jordan Untel, je suis noir, car mon papa est noir et ma maman est blanche. Je suis noir comme mon papa qui est africain. Je suis né, car c'est mon papa et ma maman qui m'ont fait naître. »

Après quelques mois d'entretiens, il m'annonce qu'il a résolu son problème. Pour bien s'en assurer, il est allé chercher un miroir et me demande de lui dire que je le reconnais comme étant Jordan Untel et qu'il est un garçon.

Tout en le reconnaissant, je laisse ouverte la question de son identité sexuelle afin qu'il élabore lui même une réponse. Il m'explique qu'il a déjà posé la question à son miroir magique sur le mode de : « Oh ! Miroir, oh ! Mon miroir suis-je le plus beau garçon de tout le pays ? »

Son miroir qui, habituellement, a un pouvoir de parole, lui aurait répondu par « oui et non ». Alors il ne sait pas et il ne veut pas contrarier son cœur. Il oscille maintenant entre ces deux positions. Tantôt il veut être une fille, tantôt il est un garçon. En outre, il veut posséder un petit animal.

Ne pas savoir aimer comme un garçon quand on veut être une fille ?

Deux petites filles amoureuses lui ont signifié qu'il est un petit garçon séduisant, en lui adressant, pendant la classe, une lettre d'amour co-signée. Agréablement surpris, il a choisi sur un mode narcissique la plus blonde et la plus blanche de peau et il lui a donné un rendez-vous. Il me dit qu'à la récréation, ils ont joué « au mariage » et qu'il l'a embrassée sur la bouche. Cet état amoureux l'a enthousiasmé mais son désir d'être une fille est toujours très présent. Il me dit qu'il aime encore trop jouer aux poupées. A cette occasion, il s'est aperçu qu'il avait perdu sa poupée préférée, la « Sailor moon », celle qui possède un joyau magique. Il est surpris, car il n'en a pas été trop affecté. D'avoir à prendre position à l'égard de l'Autre sexe constitue un embarras, et il me l'explique en me faisant la liste des petites filles qu'il a d'abord aimées et avec qui il a rompu par la suite. Il me dit qu'il ne sait pas comment on aime comme un garçon quand on veut être une fille. Il

tente de situer la différence entre fille et garçon au niveau du langage et du corps. Ainsi, il pense que « les petites filles sont souvent des garçons manqués, car elles parlent comme des garçons alors qu'une fille manquée c'est un garçon à qui il manque quelque chose ». Il se définit lui-même comme une fille manquée. Plus tard, dit-il, il vivra avec une fille comme un couple d'homosexuelles et c'est lui qui accouchera d'un bébé. Il aime beaucoup s'occuper des bébés et surtout de sa petite cousine qui vient de naître. Sa chienne attend des petits et il attend impatiemment de soigner les chiots.

Aux accès débordants du début, où il était dans le vertige de tout-dire sur un mode « délirant », ainsi que dans le donner à voir, ont succédé des moments dépressifs ; notamment lorsqu'il voit des images sur la misère en Afrique, images qui le font pleurer. Il interroge sa mère sur son désir à elle en lui demandant : « Maman, pourquoi tu m'as fait noir ? »

Quelques épisodes somatiques sont survenus tels que des angines à répétition avec de fortes fièvres. Il revoit de temps en temps son père mais il n'a pas trop idée de ce que c'est un papa.

Un jour, assis sur un banc en compagnie d'un petit garçon, il a vu un parachute et il a dit à son petit compagnon qui n'avait pas de papa : « C'est ton papa qui descend du ciel pour venir te chercher ». Il m'a confié que le petit garçon s'est mis à pleurer et que la nuit, il a fait un cauchemar comme cela lui arrive aussi de temps en temps.

Jordan a abandonné le football qui ne l'intéressait pas. De grandes adolescentes l'ont intégré dans leur spectacle de danse où il excelle avec talent. Il est enthousiaste et il est à la recherche d'un producteur afin que son spectacle passe à la télévision. Il pense que, plus tard, il fera des tournées en Afrique et qu'il pourra rencontrer ses grands-parents. Il a toujours un certain goût pour le travestissement qu'il réserve pour ses spectacles. Son scénario privé se retrouve sur une scène publique où il peut assumer sa part féminine, en pratiquant le théâtre où il choisit des rôles féminins. Pour ne plus avoir d'ennuis à l'école en raison de ses tenues excentriques, il ne porte plus d'habits moulants. Il met un jogging et une casquette, comme le fait une chanteuse hystérique au look masculin à laquelle il veut ressembler, et cela lui vaut quelques succès auprès des filles qui l'adorent.

A ce moment-là, il se dit heureux et il pense qu'il n'a plus rien à dire. A l'école, il a très vite appris à lire et à écrire. En séance, il associe plus librement, sans excès imaginaire. Il vient toujours avec des revues féminines mais a une passion pour les livres d'enfants, notamment une revue qui s'intitule *Je grandis avec Bonhomme*, qu'il emmène partout avec lui.

Il s'est ainsi forgé un style de vie très singulier dans lequel il consent à se faire un corps à la mesure de la jouissance qui convient à son être. Est-ce qu'un changement d'identité sexuelle à son état-civil comme il le réclamait aurait pu lui ouvrir d'autres perspectives

Le corps, c'est le destin

Pierre Falicon

Section clinique de Marseille

Roland Barthes, à travers son séminaire à l'École Pratique des Hautes Études sur le *Sarrasine*¹ de Balzac en 1967-68 et 1968-69, a contribué *in vivo* à la première réflexion théorique et herméneutique par où les concepts de « genre » et de « sexe » sont dissociés. Il s'avère être une source un peu oubliée dans la réception de cette question en France, au-delà de la traduction tardive des textes de Butler sur le genre et la théorie *queer*.

La nouvelle de Balzac

Dans la nouvelle « Sarrasine » de Balzac, publiée pour la première fois dans la *Revue de Paris* en 1830, et déconstruite et analysée par Barthes dans son séminaire puis dans son livre *S/Z*², le trouble dans le genre apparaît personnifié par le castrat Zambinelli qui hante de sa présence énigmatique les salons parisiens de la riche famille de Lanty.

Voici la clé de l'énigme : Sarrasine est devenu sculpteur en se révoltant contre l'éducation que voulait lui donner son père. Plus tard, lorsqu'il rencontre le maître sculpteur Bourchardon², il se consacre avec fougue à cet art qui dévorera toute sa vie : la sculpture.

Il part étudier en Italie où il s'éprend de la Zambinella, une chanteuse d'opéra. Ce que Sarrasine ignore, c'est que la Zambinella est en fait un castrat qui va tenter d'éloigner désespérément Sarrasine en lui cachant son secret. Mais le jeune sculpteur se faisant trop pressant, la Zambinella doit avouer sa vraie nature avant d'être enlevée par son bourreau,

¹ De Balzac H., *Sarrasine*, Collection Folio Classique, Gallimard, 2007.

² Barthes R., *S/Z*, Points Essais, Paris, Seuil, 1970.

le cardinal Cicognara et ses sbires, aux ordres du pape. Fou de rage, Sarrasine veut se venger, mais il meurt abattu par les hommes de main du cardinal qui se dit le *protecteur* de Zambinella.

Le commentaire de Barthes

Le projet même de commenter le texte de Balzac est venu, aux dires de Barthes, outre d'une référence à Georges Bataille en 1957 dans l'avant-propos de son roman *Le Bleu du ciel* où il place le texte de Balzac, orthographié *Sarrazine* (sic), au sommet de la littérature, de la lecture d'un article de Jean Reboul, « Sarrasine ou la castration personnifiée », paru en mars-avril 1967 dans les *Cahiers pour l'analyse*.

Celui-ci conclut par un diagnostic sur le sculpteur Sarrasine qui a cru à la féminité de Zambinella le castrat : « Sarrasine porteur d'un pénis mal assuré pour ne pas l'avoir reçu deux fois, ne peut que le remettre en question sitôt confronté, dans le réel, à un homme amputé chirurgicalement du sien. Sarrasine est frustré de la castration symbolique et cette confrontation à la castration réelle ne peut que produire l'angoisse de la subir aussi. »

Barthes, ayant lu Lacan, déplace l'analyse de Reboul et anticipe ainsi les *gender studies*. Comme le souligne Éric Marty : pour Barthes, Sarrasine meurt d'a-symbolie, meurt d'avoir cru à la vérité des sexes, c'est-à-dire à la stéréotypie des paradigmes biologiques : « La féminité du castrat est ce qui dérange tout modèle et exclut toute coïncidence possible entre la parole et le sexe, entre l'image du corps et les organes de l'identité, et c'est pourquoi, sans cesse, Zambinella et Sarrasine s'embrouillent et se leurrent. »

L'erreur est partagée également par le transsexuel qui, lui aussi, subvertit le partage biologique des sexes sans en passer par le symbolique. Lacan éclaire la vérité de cette erreur dans le Séminaire *... ou pire* : « C'est en tant que signifiant que le transsexualiste n'en veut plus, et non pas en tant qu'organe. En quoi il pâtit d'une erreur, qui est justement l'erreur commune. Sa passion, au transsexualiste, est la folie de vouloir se libérer de cette erreur, l'erreur commune qui ne voit pas que le signifiant, c'est la jouissance, et que le phallus n'en est que le signifié. Le transsexualiste ne veut plus être signifié phallus par le discours sexuel, qui, je l'énonce, est impossible. Il n'a qu'un tort, c'est de vouloir forcer par la chirurgie le discours sexuel qui, en tant qu'impossible, est le passage du réel. »³

Ainsi, d'une certaine façon, Lacan vient revisiter, grâce à la jouissance, la phrase de Freud : « L'anatomie c'est le destin. » En effet, dans son Séminaire *L'angoisse*, il redéfinit le destin,

3

l'ananké freudienne ainsi : « *l'Ananké* par quoi la jouissance a à se confronter avec le signifiant. »⁴

La contingence liée à l'anatomie évacue le destin semble-t-il. En fait, le destin resurgit par la conjonction de la jouissance et du signifiant.

Le travail de Barthes, celui des *gender studies*, et bien sûr celui de Lacan, viennent lui restituer la dignité de son destin en le réinscrivant dans la logique d'un discours pas sans réel.

Une entité à part

Solenne Albert

Captive du partenaire langage

Melle K., 33 ans, s'adresse à la consultation suite à une rupture amoureuse avec un homme avec lequel elle avait noué une relation depuis un an. Très angoissée, perplexe, perdue, elle dit ne rien comprendre aux hommes. Elle a le sentiment qu'un rêve se brise, celui d'une vie normale, avec un mari et des enfants.

Elle vient de retourner vivre chez ses parents, après avoir vécu quelques mois, avec son ami, chez la mère de celui-ci. Le retour au domicile maternel est un ravage. Elle ne se défend pas contre les énoncés maternels : « C'était ton dernier espoir, maintenant c'est foutu pour toi », qu'elle reprend à son compte. Absorbée par le langage, elle précise que sa mère et elle sont très proches, se disent tout. Elle souligne être la dernière d'une fratrie de quatre et énonce ainsi les conditions de sa naissance : « Je suis un accident de parcours ». Le sentiment que l'Autre ne veut pas d'elle se répète avec cette rupture et l'affole. Captive du partenaire langage, elle répète en miroir les énoncés maternels à la tonalité mélancolique : « Tu n'arriveras à rien », « Cet homme, c'était ta dernière chance. »

Elle a fait sien le mode de jouir infusé par la langue maternelle : apathique, elle ne sort

4

plus de sa chambre et renonce à s'imaginer un avenir. Le traumatisme de la langue la plonge, depuis l'enfance, dans de très fortes crises d'angoisse. Elle décrit ainsi le moment de déclenchement de la plus récente de ces crises : alors que Melle K. regardait la télévision, l'image d'un enfant mort lui a rappelé que, lorsqu'elle avait dix ans, sa sœur a perdu sa fille de cinq mois.

Elle se souvient d'une question de sa mère qui fit effraction dans sa subjectivité : « Est-ce que tu crois que cet enfant va mourir ? » De cette question énigmatique s'est déduit, pour elle, le sentiment de ne pas avoir eu d'enfance. Elle se souvient qu'âgée de trois ans, sa mère ne s'occupait pas d'elle, préoccupée par la crise d'adolescence de sa sœur aînée et que son père, pourtant présent, était inexistant.

Melle K. a le sentiment de se réveiller et de réaliser que la cause de sa souffrance réside dans les paroles maternelles. Celle-ci lui parle sans cesse et Melle K. réalise qu'elle n'a donc jamais pu, jusqu'ici, penser par elle-même, réfléchir à ce qu'elle voulait, elle. Elle dit s'accrocher à sa propre parole et vouloir « devenir autonome ». Elle dit être en train de découvrir qu'elle est « une entité à part ». Elle se souvient qu'adolescente, elle n'était pas comme les autres ; elle se révoltait contre le dictat maternel et n'accordait pas d'importance à l'amour, qu'elle jugeait trop « mièvre ». Ce qui l'intéressait, elle, c'étaient les questions sans réponse, concernant l'origine de la vie et le sens de la mort.

Les questions qu'elle se posait concernaient l'énigme du désir maternel et les souvenirs qui lui reviennent en séance s'orientent tous vers la même signification : celle de ne pas avoir compté pour l'Autre, d'avoir été un poids, une honte pour elle. Melle K. s'aperçoit que retourner sans cesse la question du désir maternel à son égard ne lui permet pas d'avancer dans sa propre vie. La formule « J'étais une morte vivante » opère un premier point de capiton, lui permettant de nommer la position de jouissance à laquelle elle s'était jusqu'ici identifiée.

Le droit de choisir son mode de jouir du langage

Melle K. dit ne plus vouloir être comme sa mère aurait voulu qu'elle soit. Elle ne veut pas être comme tout le monde : avoir un mari, des enfants. Elle réalise qu'elle n'a jamais pensé qu'une vie de femme se résumait à ce que lui disait sa mère et souhaite découvrir ce qu'elle veut, elle. Elle est certaine d'avoir été « celle qui déçoit ». Elle pense que ses parents voulaient juste « une image » et qu'il y avait mille conditions à leur amour : réussir ses études, trouver du travail, un mari... Melle K. veut être reconnue pour elle-même, pour ce qu'elle fait, et non plus pour une image.

J'authentifierai cette parole, ce qui lui permettra de dire, lors de l'entretien suivant, qu'elle ne s'était pas aperçue qu'elle essayait de leur dire quelque chose. A partir de cette séance, Melle K. ne cherche plus, en entretien, à faire reconnaître les raisons de son mal-être en les

articulant aux conditions de sa venue au monde. Elle cherche maintenant à retrouver les moments d'émergence de ses premières crises d'angoisse - ce faisant, elle retrouve les moments clés de son existence.

Elle se rappelle d'abord que ses crises d'angoisse ont débuté lorsque son frère a quitté le domicile parental. Elle avait quatorze ans et s'est alors retrouvée seule avec sa mère. Melle K. se souvient que sa mère lui a toujours dit qu'elle était comme elle, son miroir. Elle lui disait qu'elles étaient identiques, qu'elles faisaient les mêmes crises d'angoisse, qu'elles avaient la même personnalité. Melle K. accorde foi aux propos maternels et dit : « On est pareilles, on fait les mêmes crises d'angoisse ». Elle s'aperçoit de sa peur à se montrer différente, convaincue que, dès qu'une différence apparaît, le rejet maternel est immédiat. Sa mère se montre très critique, sans pitié à l'égard de sa sœur aînée qui a pris ses distances. Lors de cet entretien, je lui demanderai ce qu'elle en pense, si elle considère qu'il y a des points qui les distinguent. Melle K. s'exclame que le point qui les distingue est la révolte. Sa mère est soumise, alors qu'elle-même est riche d'une protestation féminine. Elle a lu des livres sur la condition féminine. Les schémas sur les femmes l'ont toujours révoltée. Elle ne partage pas l'opinion maternelle concernant ce qu'il convient de faire pour être une femme. Elle n'a jamais voulu qu'on lui dise comment être une femme.

Lors de l'entretien suivant, Melle K. dit qu'elle a toujours été étiquetée comme « l'angoissée ». Là, elle dit qu'elle se découvre un fort caractère et qu'elle a le sentiment de « changer de peau ». Jusqu'ici, elle était « l'angoissée, comme sa mère ». Elle se dit que sa mère lui a transmis ses angoisses mais qu'au fond, elle n'est peut-être pas comme ça et qu'elle peut essayer de s'en libérer. Elle a toujours pensé que c'était inéluctable, qu'elle ne pouvait pas changer. Elle s'aperçoit qu'elle ne voulait pas être comme elle, une épouse docile. Elle n'a jamais voulu du dictat « Sois mère et tais-toi. » Elle dit que tout le monde croit que les femmes sont privées de quelque chose mais que elle, elle ne se sent privée de rien, elle ne veut pas d'enfants, et n'a jamais osé le dire vraiment, jusqu'ici.

Par la suite, Melle K. dit vouloir trouver « son désir à elle seule ». Elle a le sentiment que c'est ce qu'elle cherchait à faire – sans y parvenir – à l'adolescence. D'autres souvenirs surgissent alors – qui concernent l'année de ses quinze ans. Elle s'auto-mutilait et se souvient que, lorsqu'elle a montré à sa mère la blessure sur son bras, c'était la première fois qu'elle se sentait exister dans les yeux de sa mère. Elle se souvient qu'elle était terrorisée à l'idée de devenir comme elle. Sa mère voulait la faire rentrer dans son moule. Elle cherche alors le lien avec ses pratiques d'automutilation. Elle m'avait dit qu'elle avait peur de lui appartenir, et que ces pratiques étaient la preuve que son corps ne lui appartenait pas. Elle dira qu'elle ressentait en effet, comme un défi, et comme un

soulagement, précisant : « Je ressentais que j'existais, que j'avais un corps ».

Une frontière entre la vie et la mort a disparu

Melle K. dit qu'elle se rend compte, en ce moment, qu'elle est « une personne à part entière ». Jusqu'ici, elle avait l'impression d'être l'objet de sa mère, de lui appartenir. Découvrir qu'elle peut lui échapper est en train de changer sa vie. Elle dit qu'elle ne voit plus les choses comme avant, qu'avant, elle était enfermée dans sa bulle, avec sa mère. Melle K. fait un effort de lecture de son histoire, elle attribue maintenant la cause de son mal-être – non plus à l'Autre - mais à deux événements précis dont elle peut dire pourquoi ils furent traumatisants pour elle.

Elle date de l'année de ses sept ans l'expérience de son premier effondrement psychique : lors du décès de sa grand-mère, son univers bascule. Elle se souvient que c'est à partir de ce moment qu'elle a commencé à se poser des questions sur le sens de la vie. Elle dit qu'avant, il y avait deux mondes distincts : celui des vivants et celui des morts. Avant cette disparition, il y avait d'un côté la mort, avec les cimetières et les tombes. La mort était donc à part. Au moment du décès de sa grand-mère, elle ne savait plus ce qu'était la vie ni ce qu'était la mort. Une frontière a disparu. Elle se souvient d'une phrase de sa mère qui fut traumatisante : « Elle est partie sans souffrir, en dormant. »

Ensuite, durant plusieurs années, elle ne pouvait plus s'endormir seule. Elle était terrorisée, sa mère devait la veiller, comme on veille une morte. Elle se souvient d'être tombée dans un gouffre à ce moment-là, fascinée par l'amour qu'elle découvrait entre sa mère et sa grand-mère, comme si elle avait cru, jusqu'ici, être le centre d'attention de sa mère et avoir découvert que ce n'était pas le cas. Elle a eu le sentiment d'avoir brutalement « perdu sa place », d'avoir été éjectée de l'univers maternel. Elle dit que c'est comme si, à sept ans, toute sa construction imaginaire s'était effondrée. Elle n'a pas trouvé d'autre solution, pour retrouver une place dans le monde et dans le désir maternel, que de s'identifier à cette « morte vivante » qu'incarnait sa grand-mère lors des derniers jours de sa maladie. A la question « Qui suis-je pour l'Autre ? » qui la précipite et la plonge dans une énigme, la réponse qui fait retour est : « Une morte vivante ».

Elle se souvient s'être dit que, pour être aimée, il fallait être mourante. A partir de cette date, elle se souvient avoir partagé l'univers morbide maternel. Elle s'accrochait à sa mère, ne supportant pas qu'elle parte. Celle-ci l'emmenait au cimetière, plusieurs fois par semaine.

Elle reviendra ensuite sur le deuxième bouleversement que constitua pour elle l'annonce du décès de l'enfant de sa sœur, alors qu'elle était âgée de dix ans. Cette mort entraînait en contradiction avec l'énoncé maternel : « On ne meurt que quand on est vieux ». Elle se souvient d'avoir vécu, à ce moment-là, un moment de dépersonnalisation. Elle s'est sentie complètement vide, absente, comme si elle s'était vidée de son corps, comme si elle était

sortie de son corps, tellement sa souffrance était intense. Elle était spectatrice de la souffrance maternelle et aurai aimé rejoindre l'être mort de ce bébé pour pouvoir être aimée ainsi. Elle se souvient que sa mère a réagit très vivement à cette perte, plus vivement encore que sa fille. C'était comme si c'était son propre enfant, elle ne faisait que parler de cela. Melle K. répète l'énoncé de la certitude qui s'est dégagée pour elle à ce moment-là : « C'est comme si, pour être aimée vraiment d'elle, il fallait être morte. »

A l'issue de cet entretien, je lui dirai que c'est très bien qu'elle ait maintenant clarifié cela, que l'univers maternel était en effet sombre et morbide. Que c'est sa mère qui était comme cela, mélancolique, mais que cela ne la représente pas, elle.

Prendre appui sur le Un de jouissance

Lors des entretiens suivants, elle dit se sentir apaisée et déclare : « Je suis une entité indépendante. » Melle K. a toujours entendu dire sa mère qu'elles étaient pareilles, toutes les deux.

De savoir qu'elles sont radicalement différentes, notamment sur la question du féminisme, est très important pour elle. Depuis, elle se dit qu'elle a toujours pensé que son père était indifférent à son sort, alors qu'en fait, elle se rend compte que c'est sa mère qui ne lui laissait pas de place. Elle dit : « J'ai le droit de réécrire une histoire différente de celle qu'elle m'a transmise ». A partir de cet entretien, les certitudes concernant le partenaire maternel commencent à devenir moins importantes. Melle K. commence, pour la première fois, à parler d'elle, de sa vie, de ce qu'elle veut faire, de la place qu'elle souhaiterait trouver dans le monde. Elle dit qu'elle « végète », qu'elle aime « l'oisiveté ». Elle confie regarder la télévision des heures durant, dans sa chambre, se nourrir d'imaginaire, sans jamais s'ennuyer.

Elle parle, pour la première fois, de son parcours scolaire puis professionnel. Melle K. a un BTS commercial, qu'elle est parvenue à passer par correspondance. Dès le lycée, ses parents la conduisaient et la ramenaient en voiture car les crises d'angoisse étaient trop fortes. Elle ne pouvait pas sortir de chez elle et restait enfermée toute la journée.

Après avoir obtenu son BTS, elle travaille pendant trois ans dans une banque. Elle était au guichet et n'avait pas de vente à faire mais elle avait tout de même l'impression d'être « à la guerre ». Elle se lançait « à corps perdu » dans son travail. 2008 et 2009 furent deux années de chômage. Puis, en 2010, elle travaille six mois dans un foyer, une association pour reloger des personnes en difficulté. Cet emploi fut « une révélation » pour elle. Elle dit que, dès qu'elle a pris le poste, elle s'est sentie devenir quelqu'un d'autre, qu'elle s'est transformée, qu'elle s'est sentie utile et vivante. Cette expérience a été « un tremplin » pour se découvrir différente de celle qu'elle pensait être. Elle a découvert qu'elle pouvait rassurer, alors qu'avant, elle était celle qu'on rassurait. Au moment des consultations, Melle K. est sans emploi depuis un an et demi.

Après les six premiers mois d'entretiens, leur tonalité change. Ils sont beaucoup plus courts. Melle K. dit toujours combien c'est important pour elle d'avoir découvert qu'elle n'est pas le miroir exact de sa mère. Elle dit qu'elle a changé car elle était sans cesse à chercher vérification, auprès de sa mère, du fait qu'elle n'avait pas été désirée, qu'elle était « la quatrième roue du carrosse ». Maintenant, elle ne cherche plus à faire parler sa mère, elle dit qu'elle vit sa vie et se pose beaucoup moins de questions. Elle se sent bien et assume qui elle est : « une entité à part entière ». Les questions concernant son histoire se sont refermées.

Melle K. fait le récit des difficultés auxquelles elle se confronte dans sa reprise d'activité professionnelle. Elle cerne ainsi, peu à peu, ce qui est possible pour elle et ce qui est impossible. Melle K. ne veut plus être « triste et mélancolique comme sa mère ». Elle dit qu'elle est plutôt d'un naturel optimiste et gaie et qu'elle ne veut plus « s'apitoyer sur son propre sort ». Elle aimerait reprendre une formation pour être auxiliaire de puériculture car elle aime être auprès des enfants, bien qu'elle n'en désire pas elle-même. Elle dit qu'elle a l'impression de devenir mature et de se détacher de sa mère. Avant, dit-elle, c'était comme si elles étaient « des sœurs siamoises », alors elle plongeait dans tout ce que sa mère lui disait, et prenait à sa charge sa souffrance.

Maintenant, elle se dit que sa mère a toujours été comme ça, qu'elle n'y peut rien. Elle s'aperçoit qu'elle-même n'est pas du tout mélancolique, qu'elle est plutôt « carpe diem ». Un peu moins aujourd'hui car elle prend davantage au sérieux son avenir. Elle a envie de travailler, de trouver une place quelque part. Elle dit qu'avant, les paroles de sa mère étaient pour elle paroles d'Évangile et qu'aujourd'hui, elle y croit moins. Elle a débuté, depuis deux mois, un remplacement dans une école maternelle.

« Ni homme, ni femme »

Patrick Roux

Section clinique d'Aix-Marseille

La première rencontre avec N.L s'est faite sur le mode du malentendu. Je l'appelai *madame*. Il rectifia gentiment : « Non, *monsieur...* » En réalité, j'apprendrai qu'il s'agit bien d'une dame – au sens anatomique du terme – un « trans. », comme il le dit. Une dame qui veut avoir le corps d'un homme et qui fait ce qu'il faut pour cela : une torsoplastie – on lui a « vidé les seins » dit-il – et, depuis peu, un traitement hormonal qui a changé sa voix. N.L

a maintenant l'allure d'un homme efféminé, allure qu'il doit à sa recherche vestimentaire, son maintien, son style...

Le cas de N.L évoque celui d'une psychose ordinaire avec des épisodes de débranchement plus ou moins graves. N.L a vu de nombreux « psy » mais ce qui l'amène au CPCT-Marseille, c'est le choc d'une agression violente dont il a été victime sur la Canebière, à proximité du Commissariat central. Il note un durcissement de l'intolérance envers les homos, conséquence du débat public sur le Mariage Pour Tous.

Il élabore peu sur les circonstances de cette agression traumatique qui a failli lui coûter la vie ; l'acte a été commis sans parole, uniquement « par plaisir », dit-il. Mais il est plus disert sur les événements qui ont suivi. On entend, dans sa narration de la prise en charge par les pompiers, par la police et même par les passants, qu'il est malmené par l'Autre et maltraité.

Le lendemain, il dit avoir éprouvé des sensations bizarres, évoquant des phénomènes de corps : « Mon œil droit partait ». Il fut également sujet à des vertiges qui le clouent à la maison car « les petits cristaux de l'oreille interne se baladent dans les canaux ». S'ensuit un parcours de rééducation où le remède s'avère être pire que le mal : les manipulations sont extrêmement douloureuses. Il éprouve un sentiment de terreur associé à des souvenirs infantiles de kinésithérapie, quand son corps est aux mains de l'Autre.

La question qu'il adresse au CPCT est la suite logique de son histoire, compliquée, avec le monde médical : « Comment vivre avec la fibromyalgie ? » Par ce terme, il désigne des douleurs sévères, multiformes, énigmatiques.

Avec les « psy », ce n'est pas mieux, dit-il : tous ceux qu'il a rencontrés l'ont, tôt ou tard, mal jugé à cause de son look ou de son genre (notamment depuis 2007 où il a décidé de se transformer en homme). Il ne se sent reconnu ni comme homme, ni comme femme. Il remarque que la ségrégation dont il est l'objet opère même dans les groupuscules qu'il a fréquentés : homos, lesbiennes, anarchistes, trans.

In fine, il tombe toujours sur une position hors discours. Lorsque l'analyste lui demande comment lui se considère, il répond « psychologiquement ni homme, ni femme ; politiquement c'est autre chose. » Il est en effet très engagé dans le combat politique ; il se bat pour la cause des homos. D'ailleurs, je remarque que l'identification au « guerrier » l'a soutenu un certain temps mais qu'il est, actuellement, en retrait de ces communautés.

Ses identifications imaginaires se délitent, laissant place sans doute à l'invasion des phénomènes de corps. La psychiatrie a souvent épinglé ces phénomènes de « psychosomatique » là où, pour lui, c'est une question de genre : « Ça leur fait violence de ne pas savoir mon genre... »

L'énigme de son être, il l'a adressé très tôt à la médecine, à 17 ans ; la perplexité rôdait déjà. Son cœur battait trop vite et on ne trouvait pas la cause. Aussitôt qu'un signifiant a été

posé « tachycardie sinusale »⁵, la fibromyalgie⁶ fit son apparition, nom de douleurs extrêmes, paralysantes, au niveau de la colonne vertébrale.

En consultation, il amène des ébauches de constructions issues des psychothérapies antérieures qui ne sont pas parvenues à mordre sur le réel. L'Autre, dit-il, a voulu faire de lui un robot. Il (*elle*, à l'époque) raconte également avoir mené une carrière de sportif de haut niveau, réalisant l'ambition du père au point de s'y aliéner. C'était un sport individuel car il n'y avait pas d'équipe de *football* féminine, en ce temps-là. Il pratiqua ce sport jusqu'à ce qu'un jour, il fuit dans une autre ville pour échapper à ce régime trop coercitif pour son corps.

La question qui le taraude – dont il n'a jamais pu parler – est : pourquoi avoir procédé à des injections de testostérones ? Injections qui ont accentué le vécu d'étrangeté du corps... Au départ, dit-il, c'était dans le but de traiter la fibromyalgie – contrairement aux *trans*. qui, eux, font cela dans le but de modifier les caractères sexuels secondaires – mais, au fond, il dit qu'il n'est pas sûr de savoir pourquoi...

Dans son Séminaire *...ou pire*, Lacan pointe l'erreur qui consiste à préférer la distinction des sexes par l'organe, comme réel de la différence, à la distinction par le phallus comme signifiant⁷

N.L, qui n'est pas sûr de savoir pourquoi il s'est fait faire des injections, est conscient de son errance médicale. Cette errance et la grande solitude dans laquelle il se trouve, semblent indiquer que le *primum vivere* est qu'il trouve à s'arrimer, au moins pour quelque temps, au CPCT.



⁵ Le tracé de l'EKG est celui d'un EKG normal avec un rythme accéléré.

⁶ État musculaire douloureux chronique (myalgies diffuses) étendu ou localisé à des régions du corps diverses, qui se manifeste notamment par une allodynie tactile et une asthénie (fatigue) persistante, pouvant devenir invalidante.

⁷ Lacan J. *Le Séminaire*, livre XIX, *... ou pire*, Paris, Seuil, 2009, p.17.

